

En 1961, date de mon premier voyage au Japon, j'étais frappé par l'architecture traditionnelle encore existante le long des rues ou bien dispersée parmi les nouveaux édifices modernes. Ce qui impressionnait était la simplicité des formes et leur combinaison. Les éléments formels étaient: l'angle droit, le plan, les toits à plans inclinés, les éléments de protection contre les rôdeurs, sortes de grilles en bois régulièrement espacés. Pourtant, chaque maison avait son cachet propre par les détails d'engagement de ces éléments. A l'intérieur, ce qui frappait c'était la nudité, le vide: pas de "mobilier" au sens européen. Les tables étaient basses, donc pas de chaises puisqu'on s'asseyait par terre, pas de fauteuils, pas de canapés, pas de lits, de commodes, d'armoires. Les lits, des matelas ou des nattes, et la literie étaient escamotés dans des placards pendant le jour. Ainsi une maison était un abri rempli d'espace et d'habitants qui y évoluaient en trois dimensions (s'asseoir par terre est une exploration de la troisième dimension), et non pas encombrée d'objets-obstacles que sont les divinités fétiches des occidentaux. Encore moins de bibelots. Mais cet espace était meublé par l'harmonie des proportions qui lui conféraient une âme. Cette harmonie malgré les déchéances dues aux influences des villes (l'uniformité essentiellement) était encore vivante.

Un autre élément remarquable était la mobilité des espaces intérieurs grâce aux cloisons coulissantes: pleines opaques, ou translucides (à papier huilé). C'est cet élément amplement utilisé notamment au palais Katsura de Kyoto qui est un trait de génie de ce peuple. Il est unique et il permet à l'habitant de configurer l'espace et la lumière à volonté. Naturellement, la "mobilité" interne de la tradition japonaise est devenue chez beaucoup d'architectes d'avant-garde de par le monde, une obsession. Ne représentait-elle pas une solution de rechange à une architecture figée surtout lorsque cette dernière était faite sans talent? Transfert donc partiel des responsabilités de l'architecte à l'usager qui, lui, aurait l'illusion de faire ou de défaire l'intérieur de sa maison. Mais, hors de toutes spéculations politiques, professionnelles ou artistiques, il reste que cette mobilité interne est un don précieux de la tradition japonaise à l'humanité. Hélas, elle n'a pas eu de conséquences en architecture, même pas au Japon dont les jeunes architectes rêvaient, à l'époque, d'une architecture japonisante issue de leur riche patrimoine.

15 ans plus tard, le Tokyo moderne avait avalé les petites maisons, et les immeubles de plus en plus hauts (on maîtrise mieux l'antiséisme), semblables aux édifices du monde entier ayant poussé partout. Bien sûr ils sont cossus, riches, expressions du miracle économique et industriel japonais d'après guerre qui menace pacifiquement la suprématie occidentale dans ses fondements. Bien sûr, souvent est gravé dans leurs formes le goût exquis de ce peuple, goût qui a pu émerger malgré la pression du mauvais goût international, de la même façon que dans le dessin industriel des appareils photos, TV, magnétophones, ..., (la politesse japonaise non plus n'a pu être anihilée).

Alors, l'architecture moyenâgeuse des fermes et des villages, ou celle des palais de l'aristocratie féodale et des couvents a succombé devant la poussée des modes de vies capitalistes nés sur d'autres terres. L'architecture et l'urbanisme japonais suivent désormais les lois inéluctables de toutes les autres cités de la planète, c'est-à-dire qu'ils perdent leur visage caractéristique. Sao-Paolo, Tokyo, San-Francisco, Bombay, les cités satellites de Paris, ... sont pareils. Ainsi va l'histoire de l'homme et les regrets s'effacent. Mais, alors une création nouvelle issue de ce courant universel et le dépassant, pétrie par le dynamisme du Japon actuel aurait pu encore inflétrir cette banalisation. Or, les projets des Kawazoe, Tange, Kurokawa, Kikutake... n'ont pu se réaliser et n'ont pas eu de suite. Seule une critique constructive de la société, de sa cellule familiale de l'organisation du travail de ses relations hiérarchiques et des buts de l'homme, pourrait dégager des voies intéressantes de l'évolution en architecture et en urbanisme.

cf. "La Ville Cosmique", dans Musique-Architecture, édit. Casterman, aussi "The ride of Japan" in This is Japan N° 9, 1962, Tokyo.